

SOEUR ARCHANGELE

NOUVELLE.

I

Les religieuses étaient réunies dans la petite chapelle du couvent pour réciter l'office du soir.

La lueur de quelques cierges éclairait faiblement le chœur, faisant à peine briller les angles dorés du tabernacle, des candélabres et de la croix.

Les longs pétales des lys, découpés dans un papier blanc et mat, s'enlevaient en taches claires sur le fond gris du mur, on ne distinguait que vaguement les religieuses agenouillées, ayant la tête baissée sous leurs longs voiles noirs et les mains jointes dans leurs larges manches. Parfois un front pâle se relevait lentement, ou des doigts lassés apparaissaient, égrenant machinalement les dizaines d'un rosaire, tandis que la *Mère* prononçait seule d'une voix distincte les premières paroles des litanies auxquelles toutes les sœurs répondaient ensemble toute par un monotone *ora pro nobis* qui ressemblait au bruit sourd et attendu d'un flot venant sans fin se briser.

On distinguait cependant, dans les réponses, les voix jeunes et aiguës des novices qui s'élevaient au-dessus de l'octave sourd et grave des *mères*.

Quand l'office fut achevé, elles se levèrent lentement, sans bruit, toutes ensemble, elles firent la même genuflexion, le même signe de croix et partirent du même pas automatique et muet.

Avant de se séparer elles se donnèrent le baiser de paix, un baiser où la lèvre reste indifférente et où les joues seules se frôlent légèrement sans qu'une parole soit dite, sans que les mains se serrent et trahissent l'élan du cœur.

Parmi la longue file des religieuses, une des plus jeunes novices, sœur Archangèle, rentra hâtivement dans sa cellule et, selon le règlement, éteignit sa lumière sitôt qu'elle fut étendue sur son étroite couchette.

Elle n'avait pu prier, sa bouche seule avait murmuré des oraisons, tandis que sa pensée ardente s'échappait bien loin des voûtes de la petite chapelle; maintenant, toute seule dans la nuit, elle fermait les yeux essayant de dormir afin d'échapper à son obsédant tourment, mais la fièvre lui tenait les yeux grands ouverts et elle pensait :

— C'est aujourd'hui qu'ils se sont mariés, à cette heure même, il est près de Suzanne... elle doit être jolie et heureuse... il lui dit des mots de tendresse que j'aurais pu entendre... ils ne songent guère à moi... Pourquoi me suis-je sacrifiée? Pourquoi ai-je volontaire-

ment donné ma part de bonheur?... J'avais cru trouver ici, non la consolation, mais l'oubli et j'ai l'âme désolée. Ah! mon Dieu, secourez moi, que je n'aie plus l'atroce vision de les voir heureux l'un près de l'autre!

Elle n'essayait plus de retenir ses larmes et ses sanglots; les mains tendues, elle cherchait autour d'elle un secours surnaturel, mais dans sa cellule banale elle ne trouvait pas un souvenir pour y fixer son regard ou pour y poser ses lèvres; alors, elle songea à la chapelle, il lui sembla que là elle serait moins seule, moins abandonnée.

Elle descendit à pas muets, tremblant comme une coupable; elle suivit d'abord de longs corridors, traversa le dortoir où dormaient les sœurs converses, enviant leur sommeil tranquille; enfin, après des craintes, elle arriva à la petite porte latérale de la chapelle. Elle savait où se trouvait la clé, mais dans son émoi elle ne parvenait pas d'abord à la distinguer des autres; enfin elle pénétra dans l'étroit sanctuaire où seule brûlait une veilleuse à travers un cristal rouge.

Une lueur pâle passait à travers un vitrail, et dans cette demi-obscurité les arrêtes des arceaux gothiques semblaient se perdre dans l'ombre des voûtes.

Sans hésiter, sœur Archangèle se dirigea derrière le chœur où, devant un autel, un Christ de marbre était représenté couché sur un linéol après son douloureux supplice.

La religieuse s'agenouilla, c'était bien là le Dieu qu'elle cherchait, un Dieu martyr qui compatirait à ses souffrances parce qu'il avait aussi beaucoup aimé.

Longtemps elle resta dans son extase, les yeux ardemment fixés sur le blanc visage de marbre, quand, à la lueur incertaine du jour naissant, elle crut voir s'entr'ouvrir les lèvres et les paupières du divin crucifié. Cette hallucination n'effraya nullement la religieuse, elle continua à regarder la pâle statue qui semblait s'animer, elle tressaillit et murmura :

— Comme il ressemble à Raymond!

Mais bientôt elle se reprocha cette pensée comme un sacrilège; elle se releva vivement, toute troublée, et elle n'osa pas, comme elle le faisait habituellement, baiser les pieds et les mains du Christ.

Déjà la cloche appelait les religieuses à matines et à laudes et sœur Archangèle se trouvait, à l'aurore de ce nouveau jour, plus accablée dans sa détresse; malgré sa volonté il surgissait devant elle le souvenir d'un passé qu'elle aurait voulu anéantir, ne pouvant le ressaisir.

(A suivre.)

POLKA

ORIGINE DE LA POLKA

La polka a pris naissance en 1830 en Autriche. Joseph Neruda fut le premier qui en nota la musique et les pas, mais elle n'avait pas encore de nom propre.

En 1835 elle parut dans la capitale (*Prague*), et on lui donna le nom de Polka.

Quatre ans plus tard la polka fut importée à Vienne, où François Hunar, dit-on, composa la musique de la 1^{re} polka; vinrent ensuite Joseph Lanner, Strauss, etc.

En 1840, un danseur de Prague, nommé Raab, vint à Paris et l'exécuta pour la 1^{re} fois au théâtre de l'Odéon; depuis cette époque, les théâtres, les bals et salons s'emparèrent de cette nouvelle forme de l'art chorégraphique, qui fit tourner toutes les têtes et lever tous les pieds. Ce fut un enthousiasme général, une vogue extraordinaire.

On peut considérer la polka comme notre danse national; du plus brillant salon au plus simple bal de village, on la danse partout et toujours, et elle durera certainement jusqu'à notre destruction totale.

Quand elle parut, notre danse nationale était la contre-danse que l'on nomme aujourd'hui quadrille.

La polka se compose de trois pas répétés alternativement du pied gauche et du pied droit, pour le cavalier; du pied droit et du pied gauche pour la dame, simultanément. Le pas se décompose en 4 mouvements, représentant les quatre croches de la musique pour une mesure.

ABRÉGÉ DE LA POLKA

Glisser le pied gauche et le chasser par le droit, en levant aussitôt ce dernier derrière le pied gauche.

Exécuter du pied droit ce qui vient d'être dit pour le pied gauche.

Les pas de la dame sont les mêmes que ceux du cavalier, elle commence du pied droit pour toutes les danses tandis que le cavalier commence du pied gauche.

Le pas de polka n'est autre qu'un changement de pas, militairement parlé, en alternant une fois de chaque pied; ou, un changement de pas continu.

AVIS

A la demande d'un grand nombre de nos abonnés le PIANO-CANADA ne paraîtra que tous les mois; et le prix de l'abonnement sera réduit à \$1.00 par an.